

LE JOUR, 1950
29 AVRIL 1950

PROPOS SUR LA NATURE DES CHOSES

L'ensemble de la situation en Syrie indique bien que le Liban ne perd rien à laisser opérer le temps. Ce n'est pas trop demander aux Libanais que de leur demander seulement la patience.

Chaque jour qui passe montre combien toute précipitation serait vaine. Ce que la Syrie ne considère pas assez, ce sont les lois « naturelles » auxquelles nous obéissons, elle et nous. Le peuple syrien ni le peuple libanais ne peuvent sortir de la ligne de leur destin sans en souffrir gravement. Or, nous sommes restés nous autres dans la ligne de notre destin, tandis que la Syrie est sortie de la sienne. Telle est la constatation ultime qu'il faut faire devant la législation contre nature qui s'échafaude en Syrie et dont les paradoxes ne se comptent plus.

Mais la précarité de la situation chez nos bons voisins se fait sentir nettement. Nous disons toujours nos « bons » voisins comme Anatole France appliquait avec persévérance ce qualificatif bienveillant à ses contradicteurs.

On ne gouverne pas la Syrie comme on gouverne un pays scandinave. On ne légifère pas pour les Syriens comme dans un pays totalitaire. Il faut tenir compte de la mentalité des gens, des coutumes, des mœurs, de la morale individuelle, de cet ensemble de facteurs qui fait que les uns s'insurgent là où d'autres se disciplinent. Et si la réaction n'est pas très apparente, cela ne veut pas dire qu'elle n'est pas profonde.

On n'enferme pas les Syriens, chez eux, impunément. Le plaisir des Syriens était de s'aérer de temps en temps de notre côté, de venir converser aimablement avec nous. Voici qu'on le leur interdit et qu'il faut qu'ils se contentent d'expériences plus austères. Nous autres, Libanais, nous allons toujours en Syrie librement, quand cela nous plaît. Pourquoi les Syriens n'en feraient-ils pas autant ? Quel plan génial ou quelle politique aberrante veulent-ils que nos voisins, sous prétexte de progrès, ferment leurs portes et leurs fenêtres et s'isolent du reste du monde ?

Le chemin de la prospérité n'est sûrement pas celui-là ; ni celui de la grandeur. Mais patience ! Patience ! ... Il n'y a pas de victoire permanente sur la nature. La vie et le bon sens reprennent toujours leurs droits.

Les Syriens verront encore que notre attitude défensive n'a rien d'égoïste ; qu'elle les sert au contraire parce que nous apportons le mouvement avec nous : et que c'est pour leur bien, comme pour notre salut, que nous nous sommes excusés de ne pouvoir le suivre sur le terrain dangereux, ou, en défiant la géographie, ils se sont enlisés.